

Liberté, vigilance et confiance : 1 Corinthiens 10.1-13

Les 13 premiers versets du chapitre 10 de la Première aux Corinthiens forment un ensemble cohérent qui met en valeur une trilogie majeure de l'éthique paulinienne : « liberté, vigilance et confiance ». Nous le décomposons en deux temps : « liberté et vigilance » (1-11) et « vigilance et confiance » (12-13)

Première étude « liberté et vigilance » : 1 Corinthiens 10.1-11

(la seconde étude paraîtra dans le prochain numéro de la revue)¹

Ces événements sont arrivés pour nous servir d'exemples ... (v. 11)

L'apôtre Paul rappelle dans ce passage des moments décisifs de la période du désert. Il n'a pas pour autant la nostalgie du passé, et il n'exalte pas les anciens en en faisant des héros : bien au contraire ! Il évoque des fautes et des échecs ! Son but : instruire les Corinthiens : *Je ne veux pas vous laisser ignorer, frères : nos pères étaient tous sous la nuée...* « Nos pères » ! Paul s'adresse, pour l'essentiel, à des païens convertis : « Nos pères », dit-il : il intègre résolument les destinataires de la lettre dans l'histoire du peuple de Dieu, et il nous y intègre en même temps. On mesure la conscience qu'il avait de la continuité du dessein de Dieu, de la cohérence de son plan. Nous allons donc apprendre de « nos pères ».

¹ Les deux articles reprennent, pour l'essentiel, les études prononcées lors du colloque « Histoire et Vérité », les 26-27 mars 2004, à la Faculté de Théologie de Vaux-sur-Seine.

1. La démarche de l'apôtre : l'utilisation de l'Ancien Testament

Paul fait appel à une série d'événements situés entre la sortie d'Égypte et l'arrivée aux confins de Canaan. Notons-le, il n'a pas un accès direct à ces événements, pas plus que nous. Comment rejoindre une histoire déjà si lointaine ? Même les historiens professionnels sont à la peine lorsqu'il s'agit de reconstituer le passé. Paul, en fait, dépend des textes qui rapportent ces événements, et il leur fait confiance. On remarque deux déclarations au verset 11 : 1) « Ces choses leur sont *arrivées* pour nous servir d'exemples » (11a) ; « arrivées », ce sont donc « des faits », utiles en eux-mêmes, en tant qu'événements ; 2) mais « elles ont été *écrites* pour notre instruction » (11b) : il faut la médiation de l'écrit. Paul réunit les faits et leur inscripturation. L'exemplarité est déjà dans les faits (11a), mais c'est par l'écrit qu'elle devient accessible et profitable pour les croyants (11b).

Paul a sous les yeux une lecture *religieuse* des épisodes : guère d'intérêt pour les aspects politiques, militaires, matériels. Comptent les interventions divines et les réactions de foi ou d'incrédulité. Paul, à son tour, introduit un élément religieux neuf, le Christ et son œuvre, dans une histoire déjà religieuse.

Comment caractériser la lecture que fait Paul des épisodes du désert ? Un adjectif vient à l'esprit : une lecture « *typologique* ». Le mot *typos*, « modèle », apparaît au verset 6 et l'adverbe correspondant au verset 11. C'est donc une lecture qui perçoit dans les événements de jadis des exemples, des modèles propres à éclairer le présent par des correspondances. C'est une typologie *christologique* : l'histoire d'Israël fournit des préfigurations d'événements qui se rattachent à la Personne du Christ et à la vie de son Église. Cette typologie se fonde sur la conviction de la cohérence du projet divin, de la progressivité de sa réalisation, une étape préparant la suivante, de sorte que des similitudes sont repérables. On distingue la typologie de l'*allégorie*, cette dernière donnant une valeur symbolique à divers éléments d'un texte, sans souci de cohérence, en négligeant la distance temporelle au bénéfice de la recherche de valeurs, valeurs psychologiques, morales, spirituelles, ayant une portée universelle et permanente. C'est la manière de Philon d'Alexandrie, pour qui « le rocher qui abreuve Israël » représente la Sagesse divine, et « la manne du désert » le Logos, Sagesse et Logos étant chez lui des puissances divines largement hypostasiées, personnalisées. Ce n'est pas non plus exactement un *midrash*, commentaire actualisant de la tradition juive, où les auteurs donnent libre cours à leur créativité

religieuse à partir du texte, ce qui ne correspond pas à la sobriété de l'utilisation paulinienne.

Une question vient à l'esprit, mais je ne pourrai que l'effleurer : Paul est-il exigeant dans sa lecture des textes de l'Ancien Testament ? Ou s'accorde-t-il une certaine liberté ? Les commentateurs ne manquent pas de signaler quelques curiosités. Pourquoi parler de *baptême* en Moïse et dans la nuée, alors que, selon les récits, les Israélites ont franchi la mer à pied sec, et que la nuée se tenait devant pour éclairer le chemin et derrière pour protéger ? Pourquoi évoquer « un rocher qui *suivait* le peuple » ? Pourquoi compter 23 000 victimes au verset 8, alors qu'en Nombres 15.9 ce sont 24 000 qui sont mentionnées ? Où situer l'intervention de celui qui est appelé au verset 10 *l'exterminateur* ? Il n'est pas possible de tenter ici de répondre à toutes ces questions. Notons seulement que pour juger de la liberté de Paul, il ne faut pas seulement comparer notre texte avec les récits des livres de l'Exode et des Nombres. Il faut également prendre en compte les présentations poétiques et édifiantes des événements dans l'Ancien Testament lui-même. Les Psaumes, en particulier, rapportent les interventions divines dans le désert et la résistance du peuple au moyen de fortes images et d'un vocabulaire pittoresque : *Il étendit la nuée pour les couvrir*, Ps 105.39 (ce qui se rapproche quelque peu de l'image d'un baptême). Dans le même Psaume (v. 41) : *Il ouvrit le rocher, l'eau ruissela et s'écoula dans les steppes comme un fleuve*. Le Psaume 78, v. 15-16, est encore plus emphatique : *Il fendait des rochers au désert pour les faire boire comme à la source du grand Abîme*. Si la présentation de la traversée de la mer et du don de la nuée comme un « baptême » est surprenante, du moins est-elle théologiquement pertinente. Car, pour Israël, le couple mer-nuée marquait le début d'une étape décisive, d'une vie nouvelle, d'une marche avec le Seigneur, comme c'est le cas pour le baptême chrétien.

L'apôtre a-t-il eu aussi recours à des *traditions extra-bibliques* ? Beaucoup l'affirment à propos du rocher qui fournit l'eau en accompagnant le peuple (v. 4), en raison de la présence dans le Talmud babylonien, nettement plus tardif mais qui relaie aussi des traditions anciennes (Sukkah 3a-b et 11d-b), de paroles sur le « puits de Myriam » ayant forme de rocher qui suivait les Israélites dans le désert et donnait l'eau nécessaire. Mais une autre explication de notre texte est avancée, qui ne suppose aucun emprunt à cette tradition. Elle touche au fonctionnement même de la typologie paulinienne. L'évocation du passé est parfois « perturbée », si l'on ose s'exprimer ainsi, par des éléments empruntés à la période de la réalisa-

tion, de la nouvelle alliance. Le Christ était aussi présent et actif sous l'ancienne alliance, avant son incarnation, telle est la solution proposée. L'affirmation de la préexistence du Christ peut ainsi troubler le rapport autrefois/maintenant. Le Christ préexistant serait le véritable rocher spirituel accompagnant le peuple dans sa pérégrination et subvenant à ses besoins. Une autre curiosité irait dans le sens de cette référence au Christ préexistant. Au verset 9, les traductions les plus respectueuses du poids des meilleurs manuscrits ont : « Ne tentons pas non plus le Christ, comme le firent certains d'entre eux » (NBS). Ainsi, les anciens tentèrent aussi « le Christ », le Christ préexistant ! Les versions plus accommodantes ont « Ne tentons pas le Seigneur », ce qui peut renvoyer à Dieu.

2. Des exemples à ne pas suivre

Les considérations sur l'utilisation de l'Ancien Testament ne doivent pas nous faire perdre de vue *l'essentiel*, le but clairement exprimé, à savoir notre « nouthésie » (*nouthésia*, v. 11), terme riche qui réunit les idées de rappel, d'exhortation, d'avertissement et d'instruction.

Quel est donc ici *le souci de l'apôtre* ? Pourquoi le ton grave de ses admonestations ? Outre les messages inscrits dans les fait rapportés, c'est-à-dire leur valeur propre d'exemples (ici des exemples à ne pas suivre !), Paul lance cinq directives : *Ne soyons pas des convoiteurs du mal* (v. 6) ; *Ne devenez pas idolâtres* (v. 7) ; *Ne nous livrons pas à la débauche* (v. 8) ; *Ne tentons pas le Christ* (v. 9) ; *Ne murmurez pas* (v. 10). C'est vaste ! Pourtant certains bons commentateurs estiment que Paul a constamment en vue une défaillance précise et un danger bien caractérisé : la participation de plusieurs Corinthiens à des banquets prenant place dans les temples païens². Le problème des *viandes sacrifiées aux idoles* a été abordé au chapitre 8, et il va être repris, avec insistance, immédiatement après notre texte, qui s'inscrit donc dans cette problématique. En vérité, la tentation était forte ! Les temples avaient une fonction non seulement religieuse, mais aussi économique et sociale. En l'honneur des divinités on sacrifiait des victimes qu'on brûlait en partie, et ce qui restait devait être consommé rapidement ; une part revenait aux prêtres, le reste était soit consommé sur place, soit mis sur le marché. Les temples disposaient d'annexes abritant une ou même plusieurs salles à manger où des associations, des confréries, éventuelle-

² Ainsi, par exemple, G. D. Fee, *The First Epistle to the Corinthians*, NICNT, Grand Rapids, Eerdmans, 1987, p. 450-458.

ment de riches particuliers, pouvaient organiser des repas de fête. Sur l'attitude des convives et la qualité religieuse de ces festins, les avis sont partagés. Certains considéraient que c'étaient de bonnes occasions pour se gaver et s'enivrer, ce qui, entre parenthèses, éclaire quelque peu l'attitude choquante de certains Corinthiens lors des repas du Seigneur (on connaît les critiques de Paul : 1 Co 11.21-22). Des auteurs païens, par contre, attribuaient à ces rencontres une valeur religieuse. Ainsi Plutarque, lui-même prêtre d'Apollon, écrit : « Ce n'est pas l'abondance du vin ou de la viande rôtie qui crée la joie et fait vibrer nos fêtes, mais le solide espoir et la ferme croyance que le dieu est présent dans toute sa bienveillance et accepte avec grâce ce qui est offert » (*Moralia* 1102 A).

Quoi qu'il en soit, la tentation était forte pour les plus audacieux parmi les chrétiens : participer, c'était démontrer une piété forte, libérée, c'était se joindre à la vie de la cité, ne pas se couper des amis, des voisins. Instruits par Paul, les Corinthiens savaient que les idoles ne sont rien, que tout est pur pour quiconque est pur. En outre, ils en étaient venus à croire que leur baptême et leur participation à la Cène les immunisaient, et qu'ils pouvaient s'associer sans dommage à des fraternités en contexte païen.

Non ! déclare Paul. *Danger majeur* ! Rappelez-vous ! Beaucoup de ceux qui avaient été baptisés en Moïse et qui avaient bénéficié de la manne et de l'eau du rocher ont péri dans le désert. Aucune magie dans les sacrements qui assurerait en eux-mêmes une protection ! En fait, insiste-t-il, les repas pris dans les temples constituent une forme d'hommage à l'idole, ou plutôt aux démons, auxquels, en réalité, les sacrifices sont offerts (10.20). Le danger ne vient pas de l'idole elle-même, qui n'est rien (une apparence), pas des démons promoteurs des faux cultes, même si leur action pernicieuse ne doit pas être négligée, mais de Dieu lui-même : il refuse de partager le culte qui lui est dû.

3. Une liberté authentique

Le problème de *la liberté chrétienne*, ici en jeu, est central. Paul cite à deux reprises (6.12 et 10.23) le slogan des « forts » à Corinthe : « Tout est permis », c'est-à-dire : le Christ nous a libérés, nous ne craignons rien ni personne ! Sur ce sujet décisif, Paul est remarquable : il associe *hardiesse*, *souplesse* et *fermeté*. *Hardiesse* : il n'hésite pas à reprendre à son compte la formule « tout est permis », même s'il la qualifie : « tout ne convient pas » (6.12), ou encore « tout n'édifie pas » (10.23). Il lui plaît d'être l'apôtre de la liberté chrétienne. Il n'est

pas de ces chrétiens craintifs qui réduisent au minimum le contact avec le monde environnant par peur des souillures extérieures. Il fait preuve d'une grande *souplesse*. Le croyant peut faire sans problème son marché, se laisser inviter sans se poser de question sur l'origine de la viande servie, dont Paul sait pourtant qu'elle a toutes les chances de provenir des temples de la ville (10.25-27). Dans la vie de tous les jours, on peut respirer librement : il faut seulement veiller à ce que la conscience d'un frère plus faible ne soit pas blessée, auquel cas il serait nécessaire de s'abstenir volontairement. Mais aussi *fermeté* ! Car le risque est sérieux ! L'erreur des Corinthiens est celle d'une liberté qui se complait en elle-même, qui ne supporte aucune limite. Ils ne perçoivent pas que dans cette communion autour de la table, dans les abords des temples, un nouvel attachement, un nouveau lien s'amorce. S'installer dans l'enceinte du sanctuaire païen et consommer des viandes qui viennent d'être offertes à l'idole, plutôt aux démons, c'est non seulement courir le risque de scandaliser les faibles de l'Église, mais s'exposer soi-même à un danger proprement religieux. On entre d'une certaine manière en communion avec les démons dont on honore la « table », pour reprendre l'expression de Paul, en 10.21. Le risque est avant tout par rapport à Dieu lui-même. Le Dieu que sert Paul est toujours le Dieu « jaloux » de l'Ancien Testament, jaloux dans l'ardeur d'un amour total comme dans la juste revendication de ses droits : *Voulons-nous exciter la jalousie du Seigneur ? sommes-nous plus forts que lui ?* (10.22). Une liberté qui n'honore pas le Seigneur et oublie les frères, mais s'affirme en se glorifiant elle-même ne saurait être authentique.

4. Nouthésie : apprendre le discernement

On remarque *le type de discours* adressé par Paul. Il ne formule pas une loi, il n'édicte pas des commandements à proprement parler. Il instruit, en cherchant des modèles dans le passé et en appelant à la réflexion. Il veut que les chrétiens se situent eux-mêmes clairement par rapport aux idoles, aux démons, par rapport aux frères, en particulier les « faibles », et surtout par rapport au Dieu de leur salut. Il leur demande de considérer, pour eux, le jeu toujours délicat de la liberté et de l'amour. Il les invite à exercer leur discernement : *Je vous parle comme à des personnes raisonnables ; jugez vous-mêmes de ce que je dis* (10.15). On a là un aperçu précieux sur l'éthique paulinienne.

On voit aussi quels sont *les lieux* où les plus graves dangers guettent les chrétiens, dans tous les temps. Ce sont les lieux où le risque est voilé, où il est même facile de le nier. Aucun des chrétiens de Corinthe n'était disposé à se prosterner devant les statues de Zeus ou d'Apollon, ni à leur offrir directement des sacrifices : là, la trahison aurait été manifeste ! Mais festoyer à côté, dans les salles attenantes, sans la présence physique, tangible, des statues et des autels, et simplement jouir d'une viande excellente avec des amis paraissait licite. Et Dieu ne se devait-il pas d'assurer une protection efficace pour des fidèles dûment baptisés, participant au repas du Seigneur ? Paul perçoit le danger des zones floues où les menaces, comme les tentations, sont cachées, ou au moins en retrait. Attention aux « à côté », nous dit-il, « aux annexes », où l'idolâtrie gagne subrepticement ! C'est là que naissent des cœurs partagés, des attachements doubles. Non seulement faut-il veiller à ne pas créer d'obstacle pour les autres, mais, pour soi-même, il y a le piège d'un éloignement de Dieu mal perçu au départ. Paul dit à ceux qui se croient à l'abri parce qu'ils se tiennent aux marges de l'idolâtrie : *Que celui qui pense être debout, prenne garde de tomber* (v. 12). La vigilance s'impose dans tous les domaines, même en théologie ! Comment, dans nos entreprises théologiques, être ouverts sans être imprudents ? Comment maintenir une vraie liberté, qui ne refuse pas de voir les réalités, même quand elles troublent, et de les prendre en compte, tout en restant attentifs aux répercussions sur les frères plus fragiles, et en réservant à Dieu et à sa Parole une adhésion sans partage ?

À chacun d'exercer son discernement, éclairé par la Parole.

Samuel BÉNÉTREAU